

Sommaire

Préface, par Fredric Jameson — 7

Introduction — 15

I. Pour un colonialisme à visage humain — 19

II. Représentations coloniales — 35

III. Sartre et Camus, inséparables — 53

IV. L'anti-Sartre — 87

V. Réceptions — 111

Camus postmoderne avant l'heure — 139

Notes — 144

II. Représentations coloniales

[...] le style dépouillé de Camus et sa sobre description des situations sociales dissimulent des contradictions d'une complexité redoutable, et qui deviennent insolubles si, comme tant de ses critiques, on fait de sa fidélité à l'Algérie française une parabole de la condition humaine.

Edward W. Said⁴⁹

L'Étranger, roman-déni

L'Étranger d'Albert Camus (1942) remet en cause la religion, le mariage, la peine de mort. Mais cette forme de radicalité « philosophique » illustrée dans le roman porte aussi en elle une exclusion, un rejet radical : le déni de l'Arabe en tant qu'être humain. Ce déni – qui est simultanément une acceptation de la réalité coloniale – prend la forme d'une indifférence qui n'est pas expliquée mais plutôt offerte comme un fait presque neutre, comme une évidence *indubitable*⁵⁰. Cette « évidence » a rarement été relevée ou discutée de façon détaillée et critique.

Les critiques de L'Étranger

Dans son ouvrage intitulé *Albert Camus*⁵¹, publié en 1970, Conor Cruise O'Brien désigne la trame de *L'Étranger*, de son décor, de ses personnages comme une représentation de la situation coloniale. Il y voit l'expression de l'angoisse de la conscience européenne et de ses relations avec le monde « non occidental » (« *non-western world*⁵² ») aux frontières de l'Europe. Pour Edward Said, l'euphémisme d'O'Brien pour parler de l'impérialisme français et sa conception de l'Algérie comme une frontière de l'Europe

Oublier Camus

traduisent un refus de critiquer le projet colonial et le rôle de l'œuvre de Camus dans celui-ci : « Après avoir exposé le lien entre son œuvre la plus célèbre et la situation coloniale en Algérie, O'Brien exonère Camus⁵³. »

La réaction de certains spécialistes de Camus à la lecture de l'ouvrage d'O'Brien fut toute différente de celle de Said. Dans une critique intitulée « D'un mirage l'autre ou les pièges de la littérature symptomale⁵⁴ », André Abbou ouvre sa critique par un relevé d'inexactitudes qui, somme toute, ne semblent pas significatives⁵⁵. Mais quand O'Brien remarque l'anonymat des Arabes dans *L'Étranger* et leur absence dans *La Peste*, Abbou s'indigne vraiment : « Quant à l'absence des Arabes dans *La Peste*, pourquoi ne pas la relier à celle des Espagnols, des Juifs et des autres communautés religieuses ou ethniques⁵⁶ ? » L'évocation de l'absence ou de l'anonymat des Arabes est « puérile » et lui donne « le vertige⁵⁷ ». Pour Abbou, l'interprétation de *L'Étranger* et de *La Peste* d'O'Brien s'explique par son origine irlandaise :

[L]a lecture de *L'Étranger* et de *La Peste* par Cruise O'Brien apporte la réplique d'un Irlandais, aliéné et dominé par l'Angleterre, qui projette partout la marque de ses complexes et de ses allergies. Il y a là certainement, et en plus, de fructueuses réflexions à mener sur les émigrants irlandais des U.S.A. intégrés à l'*establishment* et opprimant, comme les autres communautés blanches, la communauté noire⁵⁸.

La conception nationaliste de l'analyse littéraire d'Abbou n'est pas tempérée par ce qu'il considère être le seul tort de Camus quant à l'Algérie, celui d'oublier que l'oppression coloniale « pousse[nt] parfois au désespoir et à la décision de se rendre maître

à tout prix de son destin, sans soucis des moyens, *ni des limites de son droit*⁵⁹ ».

Cette opposition frontale⁶⁰ face à toute critique des représentations coloniales dans son œuvre est emblématique du déni ambiant dans les sphères les plus influentes des champs littéraire et politique quant au passé colonial français. Ce déni cache souvent ce qu'Abbou admet : pour eux, les Algériens ont outrepassé les « limites de leur droit » en luttant pour gagner leur indépendance.

Il est important de noter que, quelques décennies plus tard, ce déni est toujours d'actualité. C'est le même André Abbou qui rédige la notice de *L'Étranger* dans la nouvelle édition (2006-2008) qu'il codirige, publiée par Gallimard, des *Œuvres complètes* de Camus. Dans les notes du texte, son point de vue (trente ans après son premier article) sur O'Brien n'a pas changé. Quant à l'anonymat des Arabes dans ce roman, Abbou, de façon peut-être ingénue, se contente de répondre aux critiques en expliquant que cette anonymisation est « quoi qu'il puisse sembler une marque de respect et de considération⁶¹ ».

Plus récemment, en janvier 2012, Michel Onfray s'est invité dans le débat avec une biographie controversée d'Albert Camus⁶² dans laquelle nulle mention n'est faite du statut particulier des Arabes dans *L'Étranger*. Toutefois il lui décerne le statut de « penseur anticolonialiste dès ses jeunes années, et ce jusqu'à la fin de sa vie⁶³ ». Ceci est en contradiction avec les prises de position publiques de Camus qui, on l'a montré, n'était nullement en faveur de l'indépendance. Rappelons, par exemple, sa déclaration en pleine guerre d'indépendance, en 1958 : « Il faut considérer la revendication de l'indépendance nationale algérienne en partie comme une manifestation de ce nouvel impérialisme arabe, dont l'Égypte, présumant de ses forces, prétend prendre la tête, et

Oublier Camus

que, pour le moment, la Russie utilise à des fins de stratégie anti-occidentales. Que cette revendication soit *irréelle* n'empêche pas, bien au contraire, son utilisation stratégique⁶⁴. »

Onfray n'est pas à une manipulation près : le cahier central de son livre comporte une image de soldats nazis en train de fusiller des opposants, positionnée juste au-dessus de celle du cadavre d'une « victime du FLN ». Onfray semble vouloir ici faire un parallèle entre les indépendantistes algériens et les nazis.

L'ouvrage d'Onfray a pourtant été publié par une maison d'édition prestigieuse (Flammarion) et a bénéficié d'une couverture favorable de la part de la grande presse française⁶⁵. Ce soutien quasi officiel contraste avec l'émergence progressive de certaines voix de gauche qui abordent la guerre d'indépendance d'Algérie sans tabou : au roman de Daeninckx (*Meurtres pour mémoire*, 1983) succède celui de Sebbar (*La Seine était rouge*, 1999), et après le film d'Haneke (*Caché*, 2005) advient *Indigènes* (2006) de Bouchareb. Mais pour trouver des réponses percutantes et précises aux contre-vérités et à la mauvaise foi néocoloniale d'Onfray il faudra plutôt se référer à la critique algérienne, notamment le commentaire de Mohammed Yefsah qui se centre sur l'ignorance du biographe français :

Pour Onfray, les intellectuels algériens qui critiquent Camus n'ont pas, à coup sûr et forcément, lu les œuvres du romancier. Ils sont même de « *prétendus intellectuels* », qui devraient « *se libérer de l'esclavage mental* », à la solde du pouvoir. Si Onfray ne le sait pas, il est temps de lui apprendre que Camus est enseigné en Algérie, que le régime n'a jamais interdit aucun de ses livres et aucune déclaration officielle n'a été prononcée à son encontre. Un nombre incalculable

Représentations coloniales

de mémoires, de thèses universitaires et d'études comparatives en littérature lui ont été consacrés, diverses et divergentes de point de vue. Il devrait savoir que parmi les intellectuels qui critiquent Camus, certains sont même opposants au régime algérien. Il oublie que Yasmina Khadra, défenseur de Camus, est un représentant officiel d'une institution algérienne. Il oublie aussi que ses positions peuvent être lues dans les colonnes d'un journal algérien, alors qu'en France aucun des intellectuels algériens attaqués n'est sollicité pour exprimer son opinion⁶⁶.

Nombre d'intellectuels algériens⁶⁷ sont allés au-delà de la biographie et de l'hagiographie à propos de Camus et de son œuvre. Concluons avec les mots de Mohamed Bouhamidi sur « les promoteurs de Camus [qui] ont inventé un Camus irréal. Ils veulent en faire une cause, celle d'un colonialisme fantasmé, humain et positif⁶⁸ ».

Représentations coloniales: indifférence et loyauté de Meursault

Les remises en question subversives des morales catholique (pour le deuil) et bourgeoise (pour le mariage) dans *L'Étranger* cohabitent avec une praxis – dans les actes, dans l'écriture et dans ses omissions – de soutien et de loyauté envers les acteurs de l'exploitation coloniale.

Cette doxa coloniale fait du colonisé un sous-homme étranger aux valeurs humanistes de l'universel métropolitain. Ce déni de l'autre est décrit comme une erreur (d'un point de vue plus stratégique que moral) par Guy de Maupassant, un peu plus de cinquante ans auparavant, dans une de ses nouvelles algériennes: « Et je pensais à ce peuple vaincu au

Oublier Camus

milieu duquel nous campons ou plutôt qui campe au milieu de nous [...] à qui nous imposons nos lois, nos règlements et nos coutumes, et dont nous ignorons tout, mais tout, entendez-vous⁶⁹. » L'acuité de ce constat formulé comme une mise en garde est confirmée à la lecture de *L'Étranger*. Ce mépris des Français envers les Arabes se traduit dans notre roman par une distanciation de l'auteur à l'égard de tous les personnages arabes, mais aussi par les actions du narrateur : Meursault agit en effet contre les Algériens à plusieurs reprises.

L'Étranger fait le récit d'un fait divers, une affaire de proxénétisme qui tourne au meurtre. Celui par qui tout commence est un souteneur pied-noir nommé Sintès. Le patronyme a son importance : c'est le nom de jeune fille de la mère de Camus, Catherine Hélène Sintès. Il est de la famille en quelque sorte.

Ce maquereau, Raymond Sintès, tente de prostituer une jeune femme arabe (pas nommée dans le récit), qui refuse. Elle est violemment passée à tabac et le souteneur est mis en cause par la police. Meursault aide Sintès de diverses manières, notamment en déposant un faux témoignage écrit à la police pour le disculper. La police, déjà peu intéressée par le sort de cette jeune femme, ne se préoccupe en conséquence plus de l'affaire, ce qui mène à plusieurs affrontements entre d'une part le frère de la victime et ses amis, d'autre part Sintès et un homme de main (Masson), ainsi que Meursault. Ces affrontements se soldent finalement par le meurtre du frère de la jeune femme, ou d'un de ses amis.

Cette affaire de mœurs fatale offre sans doute un autre aspect de cette entreprise de négation de la morale bourgeoise – morale qui voudrait que Meursault en tant qu'employé de bureau ne s'associe pas à des hommes du milieu. Cet épisode est donc censé là aussi, tout comme les réactions de

Meursault au deuil, au mariage et au travail, *choquer le bourgeois*. Sintès et Meursault se retrouvent d'abord dans la haine du « flic ». Meursault reconnaît Sintès comme sujet à part entière, comme un égal – ils sont étrangers aux bonnes mœurs, insensibles au qu'en-dira-t-on. Qui est ce personnage ? Héros existentiel ? Personnage de roman de série noire ? Employé de bureau qui se donne des frissons, qui tombe la veste pour devenir un petit Blanc provincial et raciste ? Le racisme est ici posé comme un marqueur pour choquer la bien-pensance, la tolérance bourgeoise. Meursault est un bourgeois anti-bourgeois. Ce chevauchement d'identités contraste avec le personnage de Sintès qui, lui, n'est pas dans la posture. Meursault en revanche est souvent entre deux rôles à l'image de l'auteur, Albert Camus-Sintès.

Comme Sintès, les personnages anonymes que Camus qualifie simplement d'« Arabes » ne changent pas eux non plus, tout cantonnés qu'ils sont dans leurs positions subalternes. On observe là une acceptation et une reproduction fidèle du statut de « l'Arabe » en Algérie française. Car tout dans *L'Étranger* semble *de facto* nier le statut d'être humain aux Algériens. D'abord un déni d'identité : tout au long du roman, les Arabes ne sont pas désignés autrement que par leur « race » – aucun nom, aucun prénom n'est donné, ce qui en fait d'une certaine façon des figurants ; les descriptions physiques, quand il y en a, sont souvent péjoratives (l'infirmière arabe présente au début du roman a un chancre). Ensuite un déni de parole, car aucun Arabe n'est un personnage « parlant » – à l'exception de la jeune fille que Sintès tente de prostituer, mais personne ne l'écoute⁷⁰. Meursault n'éprouve nulle sympathie pour le calvaire de la jeune femme, bien au contraire puisqu'il couvre son persécuteur.